

Galerie de France

INFORMATION 14

EXPOSITION SINGIER

8 MARS - 15 AVRIL

La nouvelle exposition de Gustave Singier (œuvres de 1968 à 1971) ne nous fait pas assister à une révolution dans le comportement du peintre. Non, Singier n'est pas devenu hyperréaliste et travailleur de la photographie. Il ne propose pas des rebus. Il ne trace pas ses domaines sur des cartes d'Etat-Major. Son exposition apparaît comme le résultat d'un sondage au plus profond d'une création ininterrompue dont l'artiste lui-même nous dit qu'il ne connaît rien et qu'il interroge, au reste sans grande inquiétude, tant il sait que ce mystère est sa justification, la garantie qu'il est fidèle à sa vérité si obscure qu'il ne l'aborde qu'obscurément, au-delà de toute identification. Et pourtant, c'est soi-même qu'il peint, le plus exactement possible.

Peu d'œuvres autant que celle de Singier sont aussi éviscérées l'écriture d'un être et d'un être seul. Aucune philosophie ne l'aide; aucune croyance ne lui offre ses formes éprouvées, reconnaissables, communicables. Voir ses tableaux, c'est assister aux croissances, aux décroissances, aux crises, aux pulsions, aux répulsions d'un organisme dont la vie se mesure à l'intensité rythmique de ses battements de cœur. Car c'est cela, la peinture de Singier. Son graphisme est celui du système nerveux, des craquelures du sol, des poussées végétales, des empreintes fossiles de vies très anciennes. Ses couleurs sont celles du sang et de la lymphe. Son œuvre s'éclaire de tous les paysages, de tous les ciels, de toutes les lumières qu'il traverse. Son œuvre nous fait ressentir qu'à l'intérieur de la chair et à l'extérieur, on reconnaît la même densité poétique. Poser son index sur un poignet fragile, respirer le paquet d'algues, mettre son nez dans la neige, c'est égal, c'est approcher, d'un peu plus près, l'essence d'une réalité. Et l'art de Singier dit qu'elle est harmonieuse, équilibrée, bonne à vivre.

Soudain, voici que cette entente se casse et que le trait s'interroge sur ses rapports avec sa couleur, avec la matière qui l'entoure. Il se met à vibrer. Il s'agite. Il lui pousse des excroissances et, en même temps, il se rétracte. Ses rides prolifèrent.

Il se souvient, dirait-on, du détourné par lequel quelqu'un a tenté de posséder le contour d'une main. Ce fut, sur les parois des cavernes, la première affirmation d'une présence humaine. De là jusqu'aux traits qui cernèrent ensuite les animaux de chasse, combien de temps ? Une soirée, des milliers d'années ? Cela appartient aux historiens. Mais cet art-là n'est pas mort. Ses raisons soudain renaissent dans un atelier parisien du XX^e siècle.

Le peintre qui semblait si à l'aise dans le monde méditerranéen s'attache à ce qui déchire son harmonie coutumière. Il se met à revivre la difficulté qu'il y eut à tracer, dans la pierre d'une caverne qui s'effrite sous les doigts, le profil d'une bête. Sous son pinceau revient ce qu'il y a de plaie dans le trait, cette allure qu'il prend de cicatrice, ce bourgeonnement qui va pousser autour de la franche incision et qu'on connaît aussi bien dans les greffes de la botanique qu'en chirurgie.

Singier ne cache pas que ses derniers tableaux sont dédiés au préhistorien Leroi-Gourhan. Il le rencontre en effet parfois à Pincevent au sud de Fontainebleau, quand il descend de cheval pour rejoindre son équipe de fouilleurs. Et c'est peut-être le portrait du cavalier et de sa monture qu'il a peint, auquel se mêle le souvenir des équidés des peintures pariétales. Mais, tout aussi bien, il sait que quelque chose de nouveau commence pour lui dans ces tableaux. L'harmonie des œuvres précédentes se mettait à aller de soi. Un peu trop. Il avait besoin d'une écriture différente et aussi de changer la lumière de ses toiles. En même temps, il recherchait plus de simplicité. Au grand éclat des tableaux nés de la mer et du ciel méditerranéens succèdent ces œuvres où c'est peut-être le thème plus sourd de la terre qui domine, la terre et ses rochers et ses lichens, un monde massif, immuable où le peintre trace son chemin vers l'image future de soi, non pas d'une autre nature, c'est bien lui, c'est lui toujours, mais pas tout à fait celui qu'on connaissait : un homme plus grave, de plus de poids, qui passe d'un temps allegro à un andante, un homme qui se ralentit moins qu'il ne s'approfondit.

3, Faubourg Saint-Honoré-75 - Paris 8

tél. 265.69.37 265.73.69

Galerie de France

Dans la suite d'œuvres que fait apparaître le sondage de cette exposition, deux tendances se dégagent dont il serait vain de dire que l'une succède à l'autre, que voici l'avenir et voilà le passé. Chronologiquement, il semblerait en effet que ceci succède à cela. En réalité, le secret de la création est plus profond encore : il fait moins voir des successions que des aspects nouveaux. Il est fait des conquêtes différentes du même territoire. Tantôt l'œuvre creuse. Tantôt elle s'étend. C'est un double mouvement. L'Histoire aime les conquêtes territoriales dont la surface se lit sur la carte. Il n'est pas sûr qu'elle tienne aussi bien compte des approfondissements, des enfouissements.

Or ce n'est pas à une révolution, c'est-à-dire à un changement d'orientation que cette exposition nous fait assister. C'est une fouille, une descente plus au cœur qu'elle nous propose.

Sans qu'on puisse, pour autant, dire que, à jamais, ceci l'emporte sur cela.

Il y avait naguère, comme le montre le début de cette exposition, une entente de la ligne et de la couleur, une disposition des éléments qui faisait penser à ces journées où les corps et le soleil et la plage s'accordent dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire appartiennent à la même gamme harmonique.

Il y a aujourd'hui une harmonie plus complexe, moins heureuse, qui s'augmente de dissonances, où rôde l'inquiétude.

TAPISSERIES

□ Gustave Singier a composé les cartons de deux tapisseries monumentales; l'une se trouve dans le latéral gauche de la nouvelle église Saint-Marcel, boulevard de l'Hôpital, à Paris, et mesure 10 x 2 m. Elle a été tissée par la Manufacture Nationale des Gobelins. L'autre est installée au Lycée Pré-Olympique de Font-Romeu (architecte : Roger Taillibert) et mesure 8 x 6 m. Elle a été tissée à Aubusson. On la voit dans l'entrée qui mène au stade couvert et à la piscine. Ces deux tentures sont datées de 1969.

□ Aujourd'hui Singier compose un projet de tapisserie pour la nouvelle Faculté de Pharmacie de Châtenay-Malabry, dans la banlieue parisienne. La tenture mesurera 13 x 3 m. L'architecte est M. J.-C. Dondel.

DECORATIONS MURALES

□ Pour l'École Nationale des Arts Décoratifs d'Aubusson (architecte : Benoît Danis) Singier a composé une décoration extérieure de 20 x 3 m. (Dans le même moment, Prassinos travaillait dans le même bâtiment à une œuvre d'égale ampleur). Au départ, Singier pensait réaliser son mural en mosaïque. Trop cher. Il se rabattit sur une lave émaillée. Mais la surface du décor (60 m²) fit apparaître la modicité des crédits. Il finit par choisir de peindre directement sur le mur de béton préparé, avec des couleurs au polyuréthane. Il s'agit d'une couleur tenace, résistante dont on use pour peindre les balises marines, les ponts et les coques des navires, les sols des usines. Elle convenait pour ce long panneau de 20 m.

Avec une équipe recrutée parmi ses étudiants de l'École des Beaux-Arts, Singier s'est livré pendant des mois (1969-1970) à un long travail sur les échafaudages. « On part, raconte-t-il, d'une maquette au 1/20^e. On la met au carreau sur le mur. C'est alors que les changements interviennent, que l'idée s'adapte au mur, passe par le plaisir qu'on a de peindre plus grand que soi. »

□ En 1970, Gustave Singier reçoit des architectes Marc et Pierre Dosse une commande de décoration, extérieure également, pour le Lycée Cariat, à Bourg-en-Bresse. Il s'agit cette fois d'une œuvre murale qui ferme le stade couvert. L'ensemble a 50 m de long, s'ouvre sur une hauteur de 6 m et s'achève sur une hauteur de 5 m. En tout, selon les calculs du peintre, quelque 260 m².

Au départ, Singier pensait animer cette surface dans sa construction même, c'est-à-dire en faisant établir dans les coffrages de béton des plages de différentes profondeurs. Autrement dit, il aurait sculpté le mur avant de le peindre, mais la construction allait vite et les murs se dressaient dans une régularité de plans qui contredisait son projet. Il se résolut alors à graver le dessin au jet de sable sur le mur. Il obtenait ainsi un creux de 3 cm qui

Galerie de France

changeait avec la lumière. Avec son équipe, il s'est mis au travail usant de trois bleus, de deux rouges, de deux jaunes, d'un orange et d'un noir, toujours dans ce polyuréthane solide, et s'accordant une nouvelle fois le plaisir de dépasser sa maquette initiale, de se dépasser lui-même.

La peinture murale naît dans la terre même, dans les herbes du gazon, se lève derrière les arbustes plantés tout contre et sera vue à travers des arbres. Singier savait tout cela au départ. Il a composé sa peinture pour qu'elle puisse résister à ce voisinage.

□ Actuellement Singier travaille au projet de décoration de la salle de réfectoire et de réunions du Centre Scolaire de Sélestat (architectes André Charmont et Henri Clément). Il s'agit d'un mur de 30 m de long, haut de 3 m, surmonté d'une rangée de fenêtres et percé de trois portes. Là encore, il usera de peinture au polyuréthane. Commencement des travaux aux prochaines vacances pascals.

Toutes ces œuvres sont réalisées grâce à la règle du 1 % qui, rappelons-le, attribue ce pourcentage du budget général des constructions scolaires à leur décoration.

□ Signalons enfin qu'une grande peinture de Singier orne, depuis l'an passé, la salle du Conseil d'Administration, à Paris, de la Société Gaz-Océan.

PORCELAINE

□ Serge Gauthier a attiré Gustave Singier à la Manufacture Nationale de Sèvres. Il en résulte des recherches de trois modèles d'assiettes que le peintre reprend actuellement en fonction du fameux bleu. Et dans l'atelier de la rue de Vaugirard, la présence de vases laisse prévoir d'autres travaux.

ESTAMPES

□ De 1969 à 1971, Gustave Singier a composé des lithographies pour les éditeurs Pierre Hautot, Paris, de Francony, Nice, Agori, Paris, Barton, New York, une eau-forte pour les Editions Lublin, New York, deux eaux-fortes pour les Editions Antarès, Saint-Cloud et une lithographie pour la Société Etam.

AVIATION

□ Singier vient de composer en 1971 une nouvelle décoration pour un Boeing 747 de la Compagnie Air France et cela est si nouveau qu'on n'en a rien vu à l'exposition organisée pour présenter la politique suivie par la Compagnie Nationale envers les artistes qui s'est tenue au Musée Galliera jusqu'au 20 janvier dernier. Il s'agit d'une décoration de 1,50 m x 1,60 m que le peintre est allé exécuter à l'usine Formica de Quillan. Singier raconte ainsi son expérience : « on travaille avec des couleurs spéciales sur le panneau lui-même, c'est-à-dire une grande feuille de papier fragile posée sur une table d'acier. Puis la feuille est mise au four pendant 24 h. A la sortie, rien ne paraît changé, mais elle est prête à devenir une des couches du panneau ».

LIVRES

□ Du plus petit et du moins onéreux au plus grand et au plus cher, Singier a abordé ces temps derniers l'expression livresque dans tous ses états. Pour illustrer « Sibylles » de Robert Marteau, il a composé 21 dessins qui ont été reproduits dans le format de poche de la collection « Ecritures » que dirige Jean Guichard-Meili aux Editions Galanis. Reproduction mécanique, certes, mais sa qualité ne démerite pas en regard de l'immense travail accompli par Singier pour la réalisation de 21 lithographies en couleurs qu'il a conçues afin d'illustrer le roman de Julien Gracq « Un Balcon en Forêt », publié conjointement par deux Sociétés de Bibliophiles, « Beaux livres, Grands Amis », Nancy, et les « Bibliophiles de Provence ».

Cette édition est réservée aux membres de ces sociétés. Elle offre la particularité de se présenter sous deux formes, l'une en feuilles, selon la coutume, l'autre dans une reliure transparente conçue par Singier.

Le peintre a commencé par composer des aquarelles, dans lesquelles, pour accompagner le texte, il dit la forêt en toutes ses saisons. Il aurait pu les confier telles quelles à Mourlot : le lithographe se faisait fort, en usant d'une quinzaine de couleurs, de les restituer sur la pierre. Singier a préféré faire le livre lui-même, c'est-à-dire résoudre à sa façon les problèmes de transcription et conduire ses aquarelles jusqu'à leur état définitif d'estampes.

Galerie de France

Cela l'a mené à opérer une sorte d'analyse de soi-même, car pour obtenir des machines un tirage simultané de plusieurs planches à travers cinq ou six passages seulement, il lui a fallu littéralement disséquer chacune de ses aquarelles, en retirer l'architecture, c'est-à-dire le dessin, vibrant, nerveux. Ensuite, transférer cette vie, avec toutes les précautions dues à un élément qu'on greffe, dans le milieu coloré qui l'exaltera.

Mises côte à côte, l'aquarelle et l'estampe s'affrontent sans qu'on puisse désigner un vainqueur, tant l'une appartient au domaine de l'eau où la couleur s'expande en racelles, en infiltrations et l'autre à la rigueur du tirage où chaque grain de couleur est calculé, où le trait n'existe que dans le tracé exact. En passant du lavis au crayon lithographique, on assiste non pas à la métamorphose mais à la réalisation totale du peintre en deux techniques qui ne nous paraissent si différentes que parce qu'il les assume totalement.

Une plaquette rédigée par Jean Lescure accompagne chaque exemplaire. Elle raconte la genèse de l'ouvrage dont l'architecture est de Henri Jonquière, la lithographie de Mourlot et la typographie de Robert Blanchet.

Actuellement, Singier travaille à l'illustration de quinze poèmes de Jean Lescure réunis sous le titre « Le Blason du Corps Blessé ». Il s'agit de doubles pages : le poème s'imprime à gauche sur l'écho coloré et rythmé de la page de droite où le peintre laisse son pinceau improviser à partir de l'idée du poème. L'ouvrage se trouve actuellement au stade de la recherche. Il sera vraisemblablement réalisé en lithographie.

THEATRE

□ Après la fructueuse expérience réalisée pour le Ballet-Théâtre Contemporain d'Amiens, Singier a composé les deux costumes du « Combat de Tancredi » de Monteverdi qui fut montré l'été dernier au Festival de Provins dans une chorégraphie de Norbert Schmucki. Singier dit : « Je ne suis pas très couturier, mais j'aime beaucoup le procédé qui consiste à dessiner et peindre sur les costumes mis à plat. Alors j'obtiens vraiment ce que je veux, comme sur la toile. Grâce à un Chinois renouvelé des appareils de pâtisserie, j'obtiens des effets de relief qui donnent l'équivalent des empâtements en peinture et, ici, de la dentelle ou de la broderie. »

Ballet-Théâtre Contemporain